

## Conflit

L'une des raisons pour laquelle l'homo-sapiens n'a pas disparu de la surface de la terre, autrement dit, l'une des raisons pour lesquelles il a survécu à tous les conflits agitant le monde et à sa cruauté, tient certainement dans sa capacité prodigieuse à oublier. Capacité à oublier la douleur de sa propre naissance; capacité à oublier les souffrances endurées et les proches perdus au cours des luttes menées pour des pâturages plus verts ; capacité à oublier le sang versé au cours des révolutions et, de manière générale, à oublier la souffrance physique aussi bien que psychologique, les désillusions et les traumatismes.

La recherche sur la mémoire répartit les mécanismes de l'oubli en quatre groupes distincts : l'échec de la remémoration, autrement dit l'incapacité à accéder à un souvenir ; le phénomène d'interférence, au cours duquel certains souvenirs perturbent la remémoration d'autres souvenirs analogues ; l'incapacité à stocker une information; enfin, l'oubli consenti, processus actif visant à occulter certains souvenirs, particulièrement ceux provenant d'expériences traumatiques ou perturbantes, cette forme d'oubli pouvant naître d'un processus conscient de « mise à l'écart » ou inconscient (refoulement).

Qu'il naisse d'un processus de mise à l'écart ou de refoulement, l'oubli consenti est un phénomène couramment observé dans les situations post-confliktuelles, ce mécanisme permettant de surmonter les traumatismes issus des conflits. Le conflit fait partie de l'humanité... Du point de vue des trois religions monothéistes, c'est à Eve (Awa) et Adam qu'est attribué le premier conflit, source du péché originel et de la fin de l'innocence de l'humanité. Un autre récit religieux peut nous aider à comprendre la notion de conflit : le mythe de la Tour de Babel. Selon ce mythe, les hommes vivaient à l'origine rassemblés en un même lieu et ne parlaient qu'une seule langue. C'est pour les punir d'avoir construit une tour qui devait atteindre le ciel que Dieu les dispersa aux quatre coins du monde et sema la confusion entre eux en créant une multitude de langues. Ainsi serait apparue la diversité au sein de l'humanité. De cette diversité aurait ensuite découlé le besoin pour chacun de protéger son territoire, sa langue et ses traditions. C'est cela qui aurait engendré le patriotisme et la fierté qui l'accompagne, ainsi que le sentiment d'appartenance et le besoin d'identification, mais aussi, revers négatif de ces valeurs, la xénophobie, le racisme et la soif de conquête, liée à la volonté d'agrandir toujours plus son espace vital et d'accumuler toujours plus de richesses pour renforcer son pouvoir, tout cela provoquant au bout du compte des conflits non seulement avec autrui mais aussi avec soi-même. Le sociologue français Pierre Bourdieu a bien mis en relief le rôle joué par les intérêts économiques, sociaux, symboliques et culturels dans les mécanismes du conflit.

De l'Algérie à l'Afrique du Sud, de la Palestine au Tibet, de la Russie à la Finlande, du Brésil au Canada, divers conflits d'ordre politique, économique ou social ont marqué les histoires nationales, les structures sociales, les géographies. Mais ce qui importe désormais pour ces nations, n'est-ce pas de savoir comment soigner leurs blessures? Des structures ont-elles été mises en place au sein de la société civile pour prendre en charge les traumatismes résultant de ces conflits? Ou bien leurs conséquences néfastes ont-elles été simplement balayées pour être glissées sous le tapis du silence, comme des ordures, des impuretés qu'on ne supporterait d'avoir sous les yeux ? Les blessures nées des conflits sont-elles nettoyées et soignées en vue d'une guérison rapide, ou sont-elles laissées béantes, à la merci d'une infection plus rapide encore ?

Quel rôle peuvent jouer les intellectuels et les artistes dans ce domaine mettant en jeu l'oubli ou au

contraire la prise en compte des traumatismes liés au conflit ?

L'artiste algérienne Dalila Dalléas Bouzar a choisi d'aller observer ce qui se passait sous la surface et d'étudier cette capacité qu'a l'humanité à oublier. Son histoire personnelle l'a tout naturellement conduit à s'intéresser à l'Algérie. En utilisant différents média - la peinture, le dessin, la vidéo -, elle interroge les traumatismes qui ont conduit au refoulement et à la mise à l'écart de souvenirs pénibles, parfois insupportables, mais qui n'en constituent pas moins une partie de la société algérienne contemporaine. Son travail consiste d'une part en une série de portraits inspirés d'images d'archives de la guerre d'indépendance et de la guerre civile des années 1990 et, d'autre part, en des tableaux construits autour de signes et symboles abstraits, et de la décontextualisation de mythes au moyen de tels symboles.

On l'a vu, l'humanité a pris l'habitude d'oublier pour survivre. Toutefois, l'oubli consenti est tel un volcan menaçant d'entrer en éruption à tout moment. Le travail artistique de Dalila Dalléas Bouzar consiste à faire en sorte que les problèmes refoulés ou mis à l'écart au cours des périodes les plus douloureuses de l'histoire de l'Algérie puissent refaire peu à peu surface, puissent rejaillir, de manière contrôlée.

Reste cette question : l'art et la culture peuvent-ils tenter de répondre à des questions aussi controversées que celles relevant des conflits ? Les conflits sont principalement liés à des aspects spirituels, matériels, intellectuels et émotionnels de la vie de l'humanité, de ses diverses sociétés et classes sociales ; ils prennent parfois leur source dans les traditions et les croyances ; ils ont fondamentalement marqué de leur empreinte les systèmes de valeurs et de droits de l'humanité. Pour toutes ces raisons, oui, l'art et la culture ont indéniablement une légitimité quand il s'agit de traiter de ces questions.

L'objectif de cette exposition au centre culturel français d'Alger n'est pas de pointer du doigt telle ou telle personne, ni de banaliser les faits, ni encore de proposer des solutions infaillibles, mais avant tout de se servir de l'art comme d'un outil pour montrer à quel point l'oubli est lié à l'instinct de survie, et pour faire apparaître les conséquences de cette perte de mémoire. L'art revêt ici une fonction mnémotechnique.

Bonaventure Soh Bejeng Ndikung  
Curator